

Aleph

Un bon départ

Né de cinq semaines, sevré d'aujourd'hui, débarrassé des jupes de ma mère !

Je suis parti explorer la maison des propriétaires de l'élevage. Pour les autres chiots, c'est totalement interdit ; vous imaginez, s'ils devaient en avoir cinquante à la maison ? Moi, c'est différent bien sûr.

J'ai du attendre encore deux jours l'arrivée de Bob. Je l'ai tout de suite reconnu. Lui non plus n'a pas hésité.

Je m'appelle Aleph. La première lettre de l'alphabet hébreu. Chez les Phéniciens, les inventeurs de l'alphabet, elle symbolise le taureau. La lettre arabe alif symbolise l'Unique, qui seul est. Pour le grec, je suis l'alpha et l'oméga. Bon début.

C'est mon troisième passage sur cette terre. Ne croyez pas ces religions qui vous imaginent renaître en crapaud, en femme ou en bonze : j'ai toujours été berger allemand, mâle, et fier. J'ai toujours eu le même maître aussi, ce qui m'a permis de m'habituer à lui. C'est Bob.

Tout ceci est très banal, si vous avez oublié vos anciennes vies, peut-être aussi cherchez-vous vos lunettes sans vous souvenir où vous les avez laissées, et sans la petite liste, mon Dieu, à votre retour des courses il n'y aurait rien à manger.

Je suis doué d'une mémoire infallible, et me souviens parfaitement de mes deux vies précédentes. Plus original est le fait que mes deuxième et troisième vies se soient croisées : sous le nom de Jonas, ma deuxième vie m'a donné la première éducation dans ma troisième vie. J'espère ne pas avoir égaré le lecteur, j'ai toujours jonglé avec les mathématiques.

Domestication

Les humains ont l'art de poser les questions à l'envers, ce qui leur permet de multiplier instituts, académies, colloques et congrès sur les sujets les plus simples. Je m'étonne de ne pas avoir lu d'étude sur l'obtention du lait à partir du yaourt. Il me faut donc vous expliquer d'où vient la complicité entre l'homme et le chien.

D'abord, les analyses prouvent que les ADN du loup et du chien ne diffèrent pas de plus de deux pour mille, pas plus qu'entre deux races de loups. Mon nom scientifique est « *canis lupus familiaris* ». Dans le langage courant, on appelle chiens les loups qui ont domestiqué l'homme. Ce fut un long processus, certains prétendent même que les premières tentatives remontent à cent mille ans. Un fait est certain, douze mille ans en arrière, le loup avait domestiqué l'homme, ouvrant l'ère néolithique. Certains loups, et certains hommes, sont restés à l'écart de cette évolution majeure. Cela ne leur a pas réussi, chasseurs-cueilleurs hommes et loups vivent aujourd'hui dans des réserves, quand nous peuplons le reste du monde.

Pourquoi les avons-nous domestiqués ? Nous avons les mêmes proies. Ils étaient fragiles, sans odorat, l'ouïe défaillante, couraient moins vite qu'un ovidé. Mais reconnaissons qu'ils maîtrisaient le feu ; leurs maisons étaient plus confortables que nos anciennes tanières, encore qu'au début, cela laissait à désirer ! Sans parler du temps qu'il leur a fallu pour tisser les tapis persans sur lesquels nous aimons sommeiller. Nous leur avons permis de domestiquer chevaux, chèvres, moutons, bovins, et maintenant nous pouvons les envoyer chercher la viande midi et soir, hiver comme été, sans avoir à courir le gibier. En résumé, Bob travaille comme un forcené pour me payer maison, tapis, viande de qualité ; en échange, si passe un vagabond qui regarde la maison de façon louche, je pousse un grognement pour l'inviter à zoner plus loin. Pour écarter les plus tenaces, il m'est arrivé de dresser le poil et retrousser les babines. Cela reste un bon job !

Ne croyez pas pour autant Bob docile, il est très indépendant. Encore adolescent, mais déjà bien puissant, j'ai tenté de le faire obéir, en grognant méchamment et en montrant les dents. Il m'a mis le nez dans la gueule et m'a dit, « maintenant tu fais quoi ? » Terriblement vexé, je n'ai jamais plus tenté l'aventure. C'est d'ailleurs inutile, il suffit de lui parler gentiment. Nous avons les mêmes manies, footing le matin au réveil, quand il travaille à son bureau, je dors sur le tapis à ses côtés, il joue de la musique, je l'écoute, couché sur un autre tapis, il va marcher (pour réfléchir, dit-il, il me fait celui qui travaille) je cours à proximité, il est facile à vivre.

Le mariage

J'étais seul, très jeune encore. Des visiteurs. Descend de voiture une jolie chienne, même race, fine, un peu plus âgée, craintive. Sans attendre les présentations, je l'embarque faire le tour de mes terres. Chemin faisant, elle me raconte sa vie, pas rose. Plaqué par son épouse, un monsieur très bien l'avait achetée, en remplacement. Aujourd'hui, ayant trouvé nouvelle maîtresse, il veut s'en débarrasser. Entre deux, il essayait régulièrement d'avoir une aventure avec la pauvre chienne terrorisée. Avec moi, elle est en sécurité, reprend confiance. Je lui sers le grand jeu. Au lavoir, je m'assieds dans l'eau, et sans élan, saute sur la margelle : un mètre cinquante de hauteur, je ne le ferai pas tous les jours, mais elle est éblouie, à juste titre.

Deux heures plus tard, ayant visité coins et recoins du terrain, je lui fais les honneurs de la maison. Quand le monsieur très bien est reparti, nous n'avons pas été le saluer.

Depuis, nous vivons ensemble. Un peu blonde ma chienne, elle ne comprend pas tout, son vocabulaire est limité, mais elle est tendre et m'admire beaucoup, c'est l'essentiel. Au moindre danger elle m'appelle, ma présence suffit à la rassurer, parfois même à la rendre effrontée. Nous chassons ensemble, elle court bien, nous prenons le gibier en tenaille. Nos rapports sont simples, je décide, elle suit de très bon cœur. Si nous n'avons qu'un os à partager, j'en mange la moitié, et lui laisse sa part. Une seule assiette à lécher, nous partageons.

Nous formons un couple équilibré, à l'ancienne, sans tous ces problèmes récemment inventés par les humains dont les femmes, après trois divorces, finissent leur vie esseulée en pleurant sur meetic.

Le sexe et moi

Mes vies n'ont pas toujours été marquées au sceau de l'érotisme, mais j'ai vécu !

Ma première vie fut celle du grand loup solitaire. Deux fois l'an, je quittais la maison dès l'aube et partais trois jours courir la campagne. Je revenais épuisé, sans blessure majeure, je gagne tous mes combats, et bien en chair, la soldatesque s'est toujours nourrie dans les fermes, les volailles y sont bonnes.

J'ai offert à Bob la fierté de me rencontrer, à une quinzaine de kilomètres de la maison, à la tête d'une meute en triangle, une centaine de chiens de tous poils, toutes tailles, toutes races, et des deux sexes. J'étais fier, je ne regrette rien, mais à la tête d'une meute vous baisez moins que le minable au sein du groupe qui saute la petite chienne trotinant à ses côtés. J'étais le premier sur les nouvelles recrues, droit de cuissage oblige, mais sans m'attarder, il fallait reprendre en mains la horde, au risque sinon de la voir adopter un tzar imposteur et devoir partir la queue basse.

Diriger une meute de chiens est autre chose que présider une république, fût-elle française ; là, ils peuvent tout se permettre, et ne s'en privent pas !

Chez les chiens et les loups, la faute ne pardonne pas. Tu restes irréprochable, personne ne cherche à prendre ta place, pas d'intrigues, pas de coup bas. Tu déroges, tu quittes la meute à l'instant. Avec de telles règles, la France compterait peu d'Énarques et serait un grand pays.

Dans mes autres vies, je vivais en couple. Bobonne à la maison. Elles n'apprécieraient pas ce commentaire grivois, bien injuste : il est confortable d'avoir le câlin à la demande, la tendresse, mon rôle de maître et seigneur reconnu, juste un peu écorné à la marge pour rendre la vie acceptable à ma compagne. Confortable, rassurant, mais ennuyeux. J'envie Bob célibataire et toujours en chasse.

Bob et les femmes

J'adore l'odeur des filles. Elles arrivent parfumées, pomponnées, séductrices, un peu réservées jusqu'au repas où le bon vin les rend plus naturelles ; leur peau est douce, toutes me font la cour. Elles se comportent très bien avec moi, j'ai pour elles beaucoup d'affection.

Vous savez, à la maison, Bob et moi, c'est affectueux, mais viril, genre saloon. Ma chienne, j'ai parfois tendance à l'écraser un peu. Alors ces corps souples, ces voix légères, ces gestes délicats, adoucissent la voix de Bob, un vrai crooner. Il ne faudrait pas que cela dure trop, mais de temps en temps, un peu de féminité dans la maison, c'est reposant.

Espiègle

Dans une ville italienne avec Bob, au temps de ma première vie :

sur un banc, un jeune homme chevelu, souriant, sympathique, un long sandwich à la main. Il regarde avec délectation ce repas promis, se régale à l'avance, mord une bouchée, puis, face au soleil, respire longuement. Il le reprend, il ne reste plus qu'un quignon. Je me suis bien régalé, plus par jeu que par goût, je déteste le pain. Avec mes incisives, j'avais délicatement coupé le sandwich au ras de sa main, sans qu'il ne s'en rende compte. J'étais parti le manger plus loin, un délicieux goût de larcin.

La mer

J'ai beau toujours être le même, mes goûts diffèrent d'une vie à l'autre, selon les expériences du moment. Ma première existence fut marquée par la Méditerranée. Côte varoise, Corse, Sardaigne, Sicile, Calabre, Pouilles, ces rivages me sont familiers, et la mer qui les baigne. Nous y campions souvent, à la belle étoile, avec juste une petite tente de tempête les jours d'orage. Elle était si petite qu'il me fallait pousser vigoureusement Bob et sa compagne pour pouvoir m'allonger à peu près confortablement. Au petit matin, j'allais vers cette eau transparente, j'entrais, sans précipitation, mais d'un pas décidé, et partais au large nager une petite demi-heure, très vite, lançant mes pattes loin devant et repoussant l'eau le plus possible en arrière, les doigts bien écartés. Aucun humain ne pouvait me suivre sans palmes de chasse, à condition de savoir s'en servir. J'aimais les vagues, les embruns emplissant mes narines, l'infini de la mer, ou longer les falaises, me perdre autour des rochers. Ma course terminée, je retournais vers la grève, surfant sur les vagues déferlantes. Après m'être ébroué, de préférence auprès d'un humain en maillot de bain, pour lui faire goûter le plaisir des gouttelettes froides au matin, je retournais dormir, le regard sur l'horizon de la mer.

Les abeilles

Je déteste ces bêtes là. Je n'aime pas le miel. Qu'elles pollinisent les fruitiers m'indiffère, je n'aime pas les fruits. Elles piquent ! Bob s'habille en cosmonaute pour aller taquiner la ruche, aussitôt une escadrille m'agresse ; elles se prennent dans mes poils, avancent difficilement dans ma fourrure, à tous petits pas d'abeille, arrivées à la chair, la seringue !

Alors maintenant, quand Bob va chercher son miel, je le surveille du coin de l'œil, près de la rivière. Dès qu'une abeille arrive, je plonge, ces bestioles ne savent pas nager. Aucun intérêt les abeilles, je ne sais pas pourquoi je vous en parle.

Le terrier

Pas de cité humaine à proximité, mais une imposante HLM pour renards et blaireaux. Pensez, un terrier creusé sur plus de vingt mètres de hauteur, un immeuble de cinq étages sous terre. Deux issues en bas, une au milieu, trois en haut.

Chaque matin, je vais sentir l'activité nocturne de cette demeure, et marque comme il se doit chaque entrée, pour rappeler que la terre m'appartient.

L'intérieur m'est évidemment inconnu (on n'entre pas comme cela chez les gens, ils ont droit à leur intimité), mais il paraît que renards et blaireaux habitent des parties séparées de l'immeuble.

Ils sont tranquilles ici, à l'abri des chasseurs, j'assure le gardiennage. Le prix à payer, ils sortent la nuit comme bon leur semble, le jour leur est interdit s'ils ne veulent pas terminer leur vie en pâtée pour chien. Avouez que le loyer est modeste, ils sont animaux nocturnes !

Sourire ou grogner ?

Mon territoire est vaste, quatorze hectares bordés à l'extérieur d'un chemin de promenade peu fréquenté. En bon gardien du patrimoine, j'aboie pour la forme quand passe un marcheur, une façon comme une autre de me présenter. Il m'arrive de tomber sur des goujats qui, au lieu d'admirer mon élégance, ma beauté, l'intelligence de mon regard, me crient « coucher », mot dont je n'ai jamais appris le sens exact mais que je sais être une insulte des plus vulgaires. Ceux-là, je leur en mets plein les oreilles. Un jour, l'un de ces grossiers individus a été jusqu'à me menacer de sa canne, à en frapper le grillage, il croyait m'impressionner. J'ai sauté la clôture, arraché sa canne sans lui laisser le temps de comprendre, et resauté chez moi avec le trophée, une belle canne au pommeau sculpté. En voilà un qui n'est pas près de revenir se promener dans les parages !

Ces incidents sont rares, la plupart des promeneurs sont fort civils, me disent n'avoir jamais vu aussi beau chien, ce que je crois volontiers. Je les salue en remuant la queue (les chiens ne serrent jamais la main de peur de contacter des microbes ; cette déplorable habitude, très française, est un facteur majeur de propagation des épidémies), je leur souris, dis à la femme qu'elle est charmante, à l'homme qu'il est sympathique, nous échangeons encore quelques compliments, puis nous nous séparons dans la bonne humeur, heureux de vivre dans un monde peuplé d'humains et de chiens que l'on a plaisir à fréquenter.

Les lapins-roses

Les grandes sociétés humaines se différencient par leur gastronomie : sushis, nids d'hirondelles, cuisses de grenouilles et autres goulaschs. Il en va de même pour les lapins, comme le démontrent les lapins-roses. Le lapin, chacun le sait, mange les fanes de carottes, les salades, peut dévaster un potager, mais jamais ne s'attaque aux pousses de rosiers, il y faudrait un savoir-faire que ne lui a pas transmis sa mère qui elle-même n'en savait rien.

Sur mon vaste terrain vivent plusieurs communautés de lapins, étrangères l'une à l'autre. L'un des terriers est creusé dans une grotte, ancienne marnière. Seuls les rosiers appartenant à l'aire contrôlée par les lapins des grottes sont attaqués, les jeunes pousses systématiquement mangées, les tiges écorcées, un ravage. Près des autres terriers, les lapins rongent ce qui doit être rongé et laissent pousser les rosiers sans dommage.

Bob a rencontré l'ancien propriétaire des lieux, et sa mère, fort belle dame très âgée, qui vivait ici au début des années 1930. Les lapins-roses avaient déjà leur terrier dans la grotte, et se nourrissaient des pousses de rosiers.

Exaspérés, Bob et sa compagne ont cimenté les parois des grottes. Les lapins ont déménagé chez le voisin. Les rosiers en bordure de la clôture commune ont été mangés. Tenace, Bob a blindé le grillage, une souris n'y passerait pas. Il n'a plus d'ennuis avec les lapins-roses, mais les rosiers du voisin sont mangés. On peut déplacer une population, pas tuer une civilisation !

Le héron cendré

Les dinosaures sont de drôles d'oiseaux, et les oiseaux les seuls dinosaures survivants de la crise de la fin du Crétacé.

Bob a mis des poissons dans une mare propre, ainsi appelée parce qu'on y gardait le beurre au frais avant l'invention du réfrigérateur. Le fond est tapissé d'argile bleue, une petite source apporte la fraîcheur, un écoulement construit de main d'homme amène l'eau en excès à la rivière.

Le héron ayant repéré ces proies faciles, s'en est régalé.

Bob, têtu, a remis des poissons, et un grand filet sur la mare. Un matin, je trouve le héron occupé à détricoter méticuleusement le filet. Je fonce sur lui, il se défend courageusement avec son bec, redoutable épée. Dans le combat, il se prend ailes et pattes dans le filet. Bob arrive, me demande de m'écarter, et vient dégager l'oiseau. Il se laisse faire, calmement, comme un blessé aux mains d'une délicate infirmière. L'opération est longue, dégager pattes et ailes sans le blesser. Libéré, il fait quelques pas, sans faire attention à moi, regarde Bob, et agite longuement les ailes en signe de remerciement, puis s'envole.

Le lendemain, le filet n'ayant pas été réparé, il est revenu manger les poissons.

La violence des hommes

Un sanglier entre sur mes terres. Poil dressé, aboiements féroces, j'y cours, et m'arrête à une dizaine de mètres de lui. Sans manifester d'inquiétude, il s'excuse de son intrusion, bien involontaire. Je lui montre la sortie, à savoir le trou béant dans la clôture qu'il a massacré. Il sort en trotinant, et Bob répare le grillage.

Une fois seulement, un jeune voyou voulait s'installer chez moi, et loin de manifester la plus élémentaire des politesses, comme le font ses congénères, il m'a chargé tel un chevalier à Azincourt, avec le même résultat, il en est mort : à l'instant où il croyait me renverser, je l'ai pris à la gorge en lui faisant une prise de judo, adaptée du sutemi waza Tani Otoshi, que m'avaient enseignée mes ancêtres.

Laissez-moi vous conter une aventure de ma première vie. Nous sommes en Corse, dans la forêt d'Aiton. La famille s'arrête pour déjeuner sur une aire prévue à cet effet. Un cochon sauvage y fait la manche. Ma nature de berger l'impose, j'écarte l'intrus à distance respectable du repas. Mais celui-ci proteste, affirme avoir droit de mendicité sur les lieux, on s'engueule, nous sommes l'un et l'autre de grosses bêtes sportives et courageuses. Eussions-nous été des hommes, nous nous serions entretués.

Truffe contre groin, nous avons tracé un cercle virtuel au sol, et pendant tout le repas, il est resté à l'extérieur de la frontière, et moi à l'intérieur. Imaginez palestiniens et israéliens nez à terre traçant des lignes virtuelles sur le sol, au lieu de construire des murs et de tirer des missiles. À tout le moins, ils apprendraient à se sentir, et sauveraient la vie de leurs enfants.

Malheureusement les hommes comprennent moins vite que les cochons sauvages, ou disons qu'il faut leur parler plus explicitement. Un jour j'étais seul dans l'appartement avec la compagne de Bob. Coup de sonnette, mauvaise odeur, je n'aboie pas et disparaissais à l'abri du placard, juste derrière la porte. Elle ne sent rien et ouvre en confiance. Sale type,

comme son odeur, il met le pied dans la porte, parle méchamment, puis s'apprête à saisir la pauvre fille morte de peur, d'autant plus qu'elle ne me voyait pas. Je bondis, installe mes cinquante kilos sur les épaules du lascar que je prends à la gorge, sans serrer. Il n'a plus crié, plus menacé, gentil tout plein. Il est reparti en marchant sur des œufs. Je l'ai lâché cinquante mètres plus loin. Il n'avait pas la moindre marque, mais il n'est jamais revenu. J'étais très fier.

Parlons des enfants. Ma chère femelle est jalouse et ne me laisse approcher par aucune chienne. Justement, en voilà une qui s'aventure chez nous. Elle se précipite pour la dévorer, l'autre a juste le temps de repasser la clôture, abandonnant son chiot. Ma chienne voyant le bébé s'immobilise, s'assoit, laisse la mère récupérer son petit sans lui faire de mal. Même sans papiers, même immigrés clandestins, les enfants sont sacrés pour les bergers.

Nos chiots sont fort bien éduqués, sans cris hystériques, sans fessée. Il m'est arrivé d'être obligé d'intervenir contre cette maman qui s'apprêtait à claquer les fesses de son petit. Je lui ai délicatement attrapé le poignet dans la gueule juste quand elle reculait le bras pour taper. Je ne lui ai pas fait le moindre mal, mais la surprise fut assez forte pour que la leçon porte ses fruits. Malheureusement nous ne pouvons pas dresser tous les humains.

Chute de neige

Jamais vu en Pays d'Auge, des flocons pas d'ici, importation directe du Canada ! Des ballons d'ouate ont couvert les champs.

Au travers de la brume, la lune verse une lumière diaphane qui prolonge au loin ce paysage fantomatique. Au cinéma, on dirait des effets spéciaux ratés par emphase, irréalistes, on n'y croit pas.

Les bruits sont étouffés, les cloches paraissent venir du bout du monde, l'envol des pigeons même est silencieux. Le temps s'est arrêté avec les sons.

Seul le froid sur les pattes qui s'enfoncent donne un peu de réalité à ce paysage de limbes.

Il neige !

Le soleil n'est pas levé, seulement les premières lueurs du matin.

Les autres jours à cette heure, les odeurs des animaux nocturnes sont fraîches, il m'arrive même d'attraper quelques retardataires ; mais aujourd'hui on est passé de la musique des odeurs à la palette du peintre. La toile est couverte des traces des renards, blaireaux, lapins, lièvres, chevreuils, et du graphisme délicat des petites pattes des oiseaux qui remplace leur chant, dans le grand silence de la neige. La cloche de l'église sonne dans le coton, la nature est une gigantesque chambre anéchoïque. Jamais je ne vis autant de mes yeux que dans cet univers sans odeur ni son.

Se rouler dans la neige, imbiber ma fourrure de cette poudre blanche. Mon pelage noir et platine est ainsi bien mis en valeur. Pas un mannequin des plus grandes maisons de couture qui ne changerait les robes de collection pour une fourrure comme la mienne, gonflée par le froid. On dirait que je sors de chez le coiffeur, après un brushing pour mariée. La neige et moi, c'est rêve d'amour pour les peintres.

Avec mon nez, je lance la neige qui retombe sur ma tête en pluie d'étoiles. J'aime aussi arriver à toute vitesse sur la terrasse gelée ; là, je raidis mes pattes et c'est parti pour les championnats du monde de

patinage artistique. Malheur à vous si vous traînez sur ma trajectoire, vos fesses iront goûter la glace pour mon plus grand amusement, et plus vous criez, plus je trouve cela très drôle.

Jamais je ne me sens si proche de mon aïeul le loup. J'ai connu il est vrai, dans ma première vie, le blizzard et la tempête de neige du Nord Américain, quand on enfonce à mi-corps, au

risque de disparaître, et qu'il est impossible de respirer face au vent. J'ai couru sur les crêtes du Jura, galopé dans les forêts allemandes. Ces spectacles étaient plus grandioses, mais j'aime la douce musique de cette neige normande, mousseline pour chambre de bébé.

Au lieu des feuilles, depuis longtemps tombées, de minuscules diamants couvrent les branches des arbres. Ils multiplient à l'infini les rayons presque horizontaux du soleil qui maintenant se lève, apportant à la neige un reflet rougeâtre.

Elle a cessé de tomber, il n'y a plus un nuage, juste le ciel bleu très sombre à l'Ouest, et les couleurs changeantes de toutes les nuances du rouge au jaune à l'Est. Pour se croire en Provence, ne manquent que les premières fleurs de l'amandier.

La neige est comme la vie : elle est très belle, picote les pattes, puis fond aussi vite que fane la rose, que l'amour se dessèche, que vient la mort.

Belle journée, ciel pastel, bleu clair ici, gris lumineux là, course dans la poudreuse. Les branches des sapins touchent terre sous leur charge blanche.

Maintenant je dors, au chaud, ventre plein, sur les tapis.

Je ne regrette pas la vie sauvage des loups, le passage au néolithique et la domestication de l'homme nous ont apporté le confort. Le rêve est plus doux, après une journée sportive, au son du violon et près du radiateur, que dans une tanière humide.

Les hommes grincent contre le progrès, pour avoir oublié famines et morsures du froid.

Ils oublient aussi ces autres hommes qui cherchent à survivre dehors, dans la rue, l'hiver.

Le rituel

Je dois vous parler, non de religion, mais de rituel. Le rituel des prêtres, de toutes les religions, de toutes les parties du monde.

Féministes humaines, ne vous offusquez pas, je vous aime. Bob vous introduit souvent dans la maison, vous sentez bon, vous riez, je puis lécher votre peau nue. Mais je parle de choses sérieuses. Avez-vous vu, sans imposture, une femme évêque, rabbin ou mollah ? Des filles gardes suisses au Vatican, « horse guards » à Buckingham Palace ? Le rite est mâle, regardez moi lever la patte. Vessie vide ou pleine, seul ou entouré d'admiratrices, voyez l'angle immuable que fait ma patte avec la verticale, toujours le même, bien au dessus de l'angle droit. Et vous messieurs, si vous riez, faites aussi bien ! Je lève la patte avec la perfection des gestes sacrés du prêtre, encore puis-je compter sur les doigts de mes quatre pattes ceux qui ont atteint cette perfection du rituel.

Je souhaite que les féministes, les culs-bénis, les archevêques, aient compris : la référence du rituel, c'est moi, Aleph. Quel drame que Claude Lévi-Strauss ne m'ait pas connu.

Devant moi, le pape et le Grand Mufti sont des terrils du Nord face à l'Everest.

Et pourtant, en vérité je vous le dis, je ne suis rien devant les oies sauvages.

C'est à Princeton, dans le lac au fond des bois, dans ma première incarnation, que j'ai découvert la parade amoureuse des oies sauvages. Rondes du mâle, ailes déployées, courant sur l'eau comme une ballerine sur les pointes, autour de la femelle parée de ses plus belles plumes. Pas un geste inutile, ballet millimétré, à la seule musique du vent dans les branches. Tous les oiseaux se taisent, peuple recueilli dans la cérémonie d'art total qui consacre l'union. Etonnez-vous que ces volatiles fassent des crottes comme des cigares sur la pelouse de l'Institut. La noblesse se conquiert, de génération en génération, dans le geste sacré infiniment répété, et donne des privilèges.

L'Art

Vous ressentez une forte émotion, dans l'instant, dans l'infini de l'instant. Vous la rangez gentiment sur la petite surface bien limitée d'une toile, les quelques pages d'un livre ou d'une partition musicale, l'espace fini d'une scène : c'est une œuvre d'art !

Quel plaisir peut-on trouver à réduire l'infini de l'instant à cet objet limité ? Peut-être simplement parce que l'infini est un peu difficile à cerner, plus encore qu'une œuvre d'art complexe suscitant thèses et colloques !

J'aime paysages, ciels, parfums du matin, et goûte la musique avec passion. Je ne joue d'aucun instrument, ne compose ni vers ni airs, la peinture m'est étrangère, et je prendrais plaisir au cinéma, si je n'y étais indésirable, mais ne saurais passer derrière la caméra. Je ne sais créer que l'art vivant, instantané, installations fugitives, rien qui dure. Je rêve poèmes et ne sais les écrire, travailler les mots, les reprendre ; je ne sais même pas planter un arbre ! Cette incapacité me déprime, non pour la dérisoire idée de durer, poèmes, tableaux, musiques, survivent rarement à leur auteur, ou si peu.

Je voudrais savoir le bonheur de figer l'éternel instant de mon ressenti dans cette courte durée de la vie d'un texte, d'une chorégraphie, incarner dans le temps qui passe l'éternité de l'instant.

Les humains écrivent plus de livres qu'ils n'en lisent, peignent plus de toiles qu'ils n'en accrochent au mur, démontrent plus de théorèmes qu'ils n'en comprennent : de ces actes gratuits je les envie.